

Herz et Padeloup ont ouvert des salles. Partout l'on ne fait entendre que du beau et du vrai, et l'on travaille à conserver le bon goût.

Une chose digne de remarque, c'est que l'on n'oserait pas, dans ces salles de concert, jouer une œuvre de quelque mérite sans être assisté d'un orchestre pour l'accompagnement. L'accompagnement d'un piano est trop maigre.

Cette courte esquisse historique des concerts de Paris nous fait voir que leur but est de développer le goût de la bonne musique. Si les virtuoses et les propriétaires des salles en tirent quelques bénéfices, ils ne manquent pas d'être très particuliers sur le choix, tant des œuvres à faire entendre, que sur le choix des exécutants. C'est ce qui explique l'encouragement que le peuple n'a jamais failli de leur donner jusqu'à ce jour. Il ne faut pas oublier, non plus que le prix d'admission est généralement très modique.

En dehors de ces salles, il y a des concerts à Paris. C'est là que les artistes sans réputation tentent la fortune. Ces concerts sont véritablement les nôtres, avec le ton sec du piano résonnant seul, ou aidant faiblement, ce qui quelquefois est encore fort problématique, à la vibration d'un violon ou d'une voix humaine à se perdre dans l'écho, qui ne manque jamais de s'asseoir en maître sur toutes les banquettes vides. L'on y joue toute espèce de musique. La musique échevelée domine. L'on cherche des phrases à sensation pour soulever l'enthousiasme de quelques badauds. L'on se pâme, l'on se tourmente, l'on crie. A défaut de musique, si l'on n'en peut faire convenablement, l'on fait du bruit (que de personnes qui ne savent faire autre chose !) c'est un moyen de captiver l'attention. L'irréflexion applaudit : plus tard, le calme venu, l'auditeur trompé se moque de sa naïveté, et juge le musicien.

Quand retournera-t-il à cette salle de concerts ?

Quand ira-t-il même aux concerts ?

Au mois prochain la réponse.

Du mouvement musical en Canada.

II.

En 1856, le nombre des professeurs de musique était assez restreint. Montréal et Québec me parurent des villes où le sentiment musical était vivace. A cette époque, il n'y avait que les personnes vraiment à l'aise qui se permettent de posséder un piano. — Dame ! c'est un gros prix à donner que de payer trois cents piastres pour acheter un piano ! Ça viendra avec le temps, quand notre fille sera grande. — Voilà ce que disait le père de famille dans le temps jadis. — Les temps sont bien changés !

Toujours en 1856, — Montréal possédait deux marchands de musique et de pianos : MM. Herbert et Prince. Je ne sais ce qu'est devenu le premier. Quant à mon ami Prince, c'était et

c'est encore un véritable *gentleman*. Que de fois nous nous sommes rencontrés dans les concerts, lui, avec sa bonne humeur et son beau talent sur le cornet à piston, et moi, heureux de l'écouter et de posséder l'amitié de cet homme généreux !

Parlons des professeurs.

Vous vous le rappelez, ce professeur à la figure sévère et à l'air narquois, M. Brauneis ? C'était un homme fort honorable et un excellent maître. Il a formé de très bons élèves que j'ai souvent entendus. Venu d'Europe jeune encore, il se livra consciencieusement à l'enseignement du piano et de la harpe. Il aimait les auteurs classiques. C'est ainsi qu'il introduisit les exercices de Czerny, les études de Cramer et les sonatines de Clementi. Constatons de suite que toutes les élèves de son époque furent de parfaites musiciennes et de bonnes lectrices.

Il en est un autre que craignaient beaucoup ses élèves. Homme de talent et fort original, M. Eglau, allemand corsé, était un classique complet. Il était bon pianiste, dans son intérieur, et son plaisir était d'analyser une œuvre de grand maître, d'en jouir tout à l'aise. Bien des fois nous avons fait de la musique à quatre mains. Autant il était d'un caractère taciturne en se rendant à ses leçons, autant il aimait à rire chez lui lorsqu'il connaissait bien son homme. Je me plais à me ressouvenir des bons moments que nous passâmes ensemble, dissertant ou controverasant sur le caractère de tel ou de tel morceau, le tout accompagné d'un verre de vin de Porto et d'une excellente pipe.

Je rencontrais assez souvent un jeune homme guidé par un enfant. J'appris que c'était M. Paul Letondal. Je m'empressai de lui faire ma visite, et j'avoue que je ressentis de suite de l'estime pour sa personne. Spirituel, discutant à merveille, assez arrêté dans ses idées, on reconnaissait en cet artiste et son talent et sa valeur. Le public s'est chargé de fixer sa réputation, et plusieurs de ses élèves, aujourd'hui, font marque dans le monde musical. On doit à M. Letondal l'introduction de la méthode de Kalkbrenner ainsi que l'emploi du guide-mains. Si MM. Brauneis et Eglau représentaient l'école allemande, M. Letondal, lui, arrivait avec l'école française et donnait un nouvel élan à l'enseignement du piano. Les œuvres de Thalberg, Herz, E. Prudent, Ravina et autres, commencèrent à se montrer dans les vitrines des marchands de musique. Ce fut un peu plus tard que MM. Laurent et Laforce ouvrirent un magnifique magasin de pianos et de musique dans le *Crystal Block*. Là, j'y rencontrais fréquemment, mais n'anticipons pas sur les événements.

Il était un nom que chacun prononçait avec plaisir. M. J. B. Labelle, organiste de l'église Notre-Dame. Sa clientèle était enviable et son talent reconnu. Nous avons souvent figuré ensemble en public, devant ce public qui ne lui ménageait pas les applaudissements, qu'il méritait parfaitement.

Vous souvenez-vous de M. Fowler ? Nous eûmes d'excellentes relations. Il dirigeait l'*Oratorio Society*. Cette société comptait une soixantaine de membres et un orchestre d'une quinzaine de musiciens, M. Fowler tenait le piano. Mme. Bethune, alors, était une brillante cantatrice ; sa voix avait de l'ampleur et convenait parfaitement à ce genre de musique. M. Bethune remplissait tout bien aussi sa partie. C'était, en un mot, un couple distingué et des amateurs de mérite.

A ce propos, je me rappelle d'une répétition — et on s'en rappellerait à moins — à laquelle participait un chœur nombreux de jeunes filles et de dames. On exerçait la *Création*, et je dois l'avouer, chacun comprenait son rôle ; chanteurs comme instrumentistes avaient le feu sacré. Durant un moment de repos, mon